

*Récits posthumes et fragments*¹



Pour quelle raison un homme sans histoires se met-il un jour à écrire des récits habités de questions et d'énigmes ? Pourquoi se souvient-il de chacun de ses rêves ? Pourquoi écrit-il ces rêves et parvient-il à les développer sous forme romanesque avec une telle facilité ? Même après cent lectures, ce qui frappe encore chez Franz Kafka, c'est cette détermination à raconter, cette quête sans répit, cette force, mais alliées à une légèreté, un humour, une fraîcheur, parfois une naïveté, fausse naïveté. Le narrateur observe tout avec calme et curiosité. Quoi qu'il se passe, Kafka n'est pas du genre à s'affoler : il examine, détaille, géométrise chaque scène, allant jusqu'à écrire cette parole, qu'il met dans la bouche d'une souris : « *Le monde rétrécit de jour en jour* ». Il mesure sans peur son corps à la totalité du monde, il défie l'extérieur.

Pour ceux qui l'ignoreraient encore, Franz Kafka est un écrivain tchèque de langue allemande né en 1883 et mort en 1924. Il a publié très peu de son vivant mais a laissé derrière lui des récits fragmentaires, des nouvelles, un

¹ *Récit posthumes et fragments (Intégrale des récits de Kafka, 3)* (Trad. Catherine Billmann), de Franz Kafka. 2008, Actes Sud, Babel, 401 p., 9,50 €.

journal et trois romans inachevés : *L'Amérique*, *Le Procès*, *Le Château*. Il a longtemps été mal lu, ses œuvres ayant été déformées par une vision bureaucratique qui survit dans la stupide expression du langage courant 'kafkaïen' et qui réduit ses livres à la description d'un univers menaçant. La littérature de Franz Kafka n'est pas 'kafkaïenne', elle n'est pas terrifiante et mystérieuse, elle est au contraire symbolique, féerique, libératrice, souvent drôle, ouverte à des univers nouveaux. Il y a chez lui une grande jovialité dans le style, une sorte de gavotte de phrases : en le lisant, on le voit sans cesse sourire.

Si on suit Kafka, on entre de plein pied dans la symbolique intégrale. Toute la réalité se transforme en pensée théorique sur ce que le lecteur souhaite, pour nous les écrivains il s'agira par exemple d'une réflexion sur la littérature. Ainsi le récit *En construisant la Grande Muraille de Chine* : on peut voir dans cette muraille la protection que dresse autour de lui l'auteur en écrivant ses textes. Puisque pour produire la pâte à papier de ces livres il faut utiliser le bois des arbres, Kafka écrit : « *Ils voyaient abattre des forêts dont on ferait des échafaudages pour la muraille* ». Quand il s'appuie sur l'histoire chinoise pour décrire « le système de la construction fragmentée » de la Grande Muraille, nous songeons aussitôt à son œuvre ultérieure, composée de fragments romanesques, de petites œuvres emboîtées les unes dans les autres. Il envisage à un moment du récit la muraille comme fondations de la Tour de Babel, et ici encore le livre qui protège l'écrivain est la fondation de ce qui mènera à la même hauteur que Dieu. L'écrivain est comme l'Empereur chinois : « *l'empereur en tant que tel est si grand qu'il traverse tous les étages du monde* ». Kafka parlant de manière posthume à son lecteur du futur, cela donne aussi cette phrase : « *à Toi, dis-je, l'empereur, de son lit de mort, a adressé un message* ».

Stylistiquement, les attaques débutant les récits de Kafka sont directes et touchantes : « *Il était très tôt le matin, les rues propres et désertes ; je me rendais à la gare. Lorsque je comparai une horloge du beffroi avec ma propre montre, je vis qu'il était bien plus tard que je ne l'avais cru ; il fallait vraiment que je me hâte* ». Oui, la vie passe plus vite que nous croyons.

Il faut lire au fur et à mesure l'intégralité² de ces récits, tous plus merveilleux

²*La Métamorphose, La Sentence, Le Soutier et autres récits (Intégrale des récits de Kafka, 1)* (Trad. Catherine Billmann et Jacques Cellard). 2008, Actes Sud, Babel, 208 p.,

les uns que les autres, histoires plus vastes que toutes les histoires et sans limite aucune, sortes de contes des mille et une nuits.

En définitive, Kafka est un écrivain si subtil qu'on peut le comparer à ce portrait qu'il fait lui-même du plus célèbre héros grec : « *Ulysse, à ce qu'on dit, était à ce point rusé, était un tel renard, que la déesse de la destinée elle-même ne parvenait pas à le percer à jour* ». Pussions-nous ne jamais pouvoir être percés à jour par la déesse de la destinée, pussions-nous devenir cette déesse elle-même.

Février 2008

Marc Pautrel